

rite ! Après les bals publics viennent encore les Soirées de Tempérance et les Bazaars, qui offrent aussi leurs agréments.

Depuis le commencement du mois, quelques familles Canadiennes ont converti leurs salons en salles de bal. Nous regrettons que ces familles qui propagent si bien le goût et les idées Françaises, ne soient pas en plus grand nombre. Beaucoup pourraient recevoir, qui ne le font pas, le plus souvent, parce qu'elles ne peuvent pas étaler un luxe égal à leur voisins ; d'autres ne font pas danser cet hiver, on ne sait trop pourquoi ; on ne pardonnera jamais à ceux-là. C'est un devoir qu'il faut remplir comme un autre. Nous prétendons que c'est une obligation pour tous ceux qui peuvent le faire, et qu'on ne peut s'en tirer, comme prétendait le faire, ces jours passés, un de nos plus opulents citoyens, qui sur la même remarque qu'on lui fit, disait : ma femme veut bien donner une soirée, mais nous ne sommes pas préparés. Pour moi, je puis vous en assurer, amis lecteurs, qu'on me donne les cent mille francs de rente de ce monsieur, son joli château, avec tout ce qu'il contient, et je serai bientôt prêt à vous faire tous danser, mais danser assez, que jamais il ne s'éleverait pareille réflexion sur mon compte.

Vous dirais-je maintenant la physionomie de nos salons, de nos bals, des danses, des modes et des toilettes en vogue ? Vous dirais-je les agréments, les travers et les ridicules de nos sociétés ? Pour ce qui est des modes et des toilettes, je dois confesser que je n'y entends rien ; mais comme tout cela est une copie (souvent très mauvaise) des modes de Londres et de Paris, je puis y renvoyer mes lecteurs. La physionomie de nos salons et de nos bals est en général très agréable, infiniment mieux qu'il y a quelques années. La société canadienne de Montréal se fait toute aimable. Quelques familles que la fortune favorise un peu plus que d'autres prennent bien par-ci par-là de petits airs prétentieux et aristocratiques ; mais ces ridicules et ces travers de parvenus n'en imposent à personne et n'ont pas cours. Les bals de Janvier ont été brillants. Il serait désirable que dans une ville comme la notre, les familles ne chercheraient pas à rivaliser entr'elles de luxe et de splendeur. Les gens s'amuseraient aussi bien et seraient également satisfaits. Et quand le bal s'ouvrirait un peu plus à bonne heure, ça ne serait pas un mal, n'est-ce pas ? entrer au bal à dix heures du soir, c'est un peu trop tard. *It is too much of a good thing.*

Ce que j'ai remarqué avec satisfaction au bal, cet hiver, c'est que le militaire ne fait pas autant fureur qu'autrefois parmi nos belles dames. Nos jeunes demoiselles sont plus sages et plus sensées sur ce chapitre. Un habit rouge ne leur fait plus tourner la tête. Il faut dire aussi qu'elles ont eu sous les yeux, depuis dix ans, assez d'exemples de pauvres jeunes filles délaissées et abandonnées par ces oiseaux de passages, amants infidèles, qui après s'être amusé à leurs dépens et leur avoir conté fleurette pendant un an ou deux, plient bagage un bon matin, et prennent la clé des champs. Combien voit-on aujourd'hui de jeunes Canadiennes réduites à faire tapisserie dans les salons, qui si elles ne s'étaient pas jadis si fortement éprises des beaux habits militaires, si elles n'avaient pas dédaigné alors tout ce qui n'était pas militaire ou exotique, auraient formé de bons établissements et de bonnes maisons. Nous ne les plaindrons pas ; elles ont mérité leur sort. Puisse-t-il servir de leçon à celles qui entrent dans le monde ! de phare, pour les guider à travers les écueils de la route, dont les plus dangereux sont quelquefois ces jeunes gens de l'armée, qui n'entrent dans vos maisons que pour s'amuser, tuer le temps et le plus souvent se moquer de vous, de vos usages et de vos mœurs.

Le plus grand progrès à constater aujourd'hui, c'est que dans tous les salons de la ville, on parle français. La société française, on peut dire, s'est constituée la tête de l'ordre social ici ; c'est elle qui donne le ton, la vogue à toute chose. Il est telles de nos dames, qui sont les prêtresses, les oracles, de ce culte qu'on appelle la mode, et je crois que si on comptait les lionnes de Montréal, à l'heure qu'il est, on les trouverait toutes parmi nos aimables compatriotes, et surtout parmi nos gentilles lectrices.

La danse qui fait fureur dans notre capitale, est toujours la *Polka*. Les Quadrilles et la Valse ont vogue, mais la *Polka* c'est le rêve des danseurs. La *Redowa*, dont on a tant parlé, n'a pu mettre pied à terre chez nous, mais comme en ce bas monde les plus belles choses ont le pire destin, l'élégante *Polka* pourrait bien se voir quelque jour détronée par la nouvelle Valse de Cellarius, qui est arrivée en ville seulement d'hier et dont déjà toutes les dames raffolent, les inconstantes !

Sortons maintenant de ce tourbillon de Fêtes et d'amusements.—Laissons là les joyeux propos et les gais loisirs, et revenons aux choses sérieuses et solides. Commençons par la glace, qui après bien des hésitations, des tiédeurs, a enfin pris une résolution énergique. Ce n'est que le 17 Janvier qu'elle a formé le pont vis-à-vis la ville. La température, qui est la cause de ce retard, a commencé l'année 1847 par un temps doux, si doux que l'hiver commence à peine à se faire sentir. Ce temps a permis le complètement d'un édifice, qui vient d'être inauguré et qui certainement fait honneur à Montréal, *Le Marché Bonsecours*. Tous ceux qui parcourent les vastes salles de ce magnifique édifice, ne pourront s'empêcher d'en admirer le plan et la distribution. Pour compléter la belle apparence de cette partie de la ville, il ne nous faut plus que le nivellement de la Place Jacques Cartier et l'érection de la statue du grand navigateur, qu'on peut bien appeler le PREMIER CANADIEN.

On a commencé en 1846 à parler de chemins de fer et de télégraphes électriques ; il faut espérer qu'en 1847, on va se mettre à l'œuvre et les faire. Le chemin de fer du St. Laurent et de l'Atlantique est la grande ligne nationale ; c'est la plus courte, la plus expéditive, la moins coûteuse et celle qui mène droit au cœur du pays. Les contrats sont donnés, les travaux commencés et pour le moment c'est là la seule ligne dont on parle sérieusement. Quant aux télégraphes électriques, ce sont de ces choses urgentes et nécessaires qui ne font pas du tout question ; tout le monde s'attend à les voir en opération d'un bout de l'Amérique à l'autre, avant la fin de l'été prochain.

Depuis longtemps on peut dire que nous avons une crise financière à Montréal. Savez vous ce que c'est qu'une *crise financière*, amis lecteurs ? c'est un état maussade, infiniment désagréable dans lequel vous pouvez d'un jour à l'autre, être précipités contre votre volonté, et sans vous y attendre, enfin c'est quand vous avez besoin de numéraire (pous parler comme MM. les économistes), n'en point avoir. Pour le commerce de notre ville, les fluctuations et l'incertitude des affaires tiennent à un grand nombre de causes, que nous vous expliquerons quelque jour dans la *Revue Canadienne*, que vous lisez toujours, j'ose me flatter, avec intérêt. Pour aujourd'hui contentons nous de dire que les marchands de Montréal sont aux abois et que l'argent est très rare. Point d'argent ! c'est le diable, selon l'épigramme d'un vieux poète français, Saint-Gelais :

Un charlatan disait en plein marché,
Qu'il montrerait le diable à tout le monde ;
S'il n'y eust nul, tant fust-il empesché,
Qui ne courust pour voir l'esprit immonde.
Lors une bourse assez large et profonde,
Il leur déploie et leur dit : Gens de bien,
« Ouvrez vos yeux, voiez, y a-t-il rien ?
— Non, dit quelqu'un des plus près regardans.
Et c'est dit-il, le diable, oyez vous bien,
Ouvrir sa bourse et ne voir rien dedans.

Je voulais avant de terminer, vous faire un petit bout de chronique politique, mais réflexion faite, il faut que j'entre au port ; j'ai assez battu la lame, pour une première sortie. D'ailleurs, lord ELGIN vient d'arriver au milieu de nous. La politique va sans doute changer de couleur et prendre une meilleure tournure suivant le proverbe anglais : *when things grow worse, they must mend*. Comme je n'aime pas les conjectures, j'attendrai les événements pour vous en parler.

LOUIS O. LE TOURNEUX.

Montréal, 30 janvier, 1847.